



Projet Sénégal

Christian COROND



Christian Corond, d'où vient le nom de l'association DiaDia que vous présidez ?

DiaDia signifie en langue douala (Cameroun) « main dans la main ». Au départ, en 1999, nous étions trois fondateurs, chacun ayant un lien avec l'Afrique et un projet particulier : culturel ou de développement. Nous avions un désir intense de consacrer notre temps et nos compétences à ce continent. De notre réflexion est née l'idée suivante : mettre la culture au service du développement ! En d'autres mots, assurer la promotion d'artistes africains émergents, quelle que soit leur discipline, et obtenir en échange leur participation sur des micro-projets dans leur pays.

Au cours des trois premières années, les événements culturels se sont succédé à un rythme assez fou, et un noyau d'artistes engagés est apparu et a pris fait et cause pour l'association. À présent, l'association s'investit entièrement dans la promotion et la réalisation d'un projet apicole. C'est ainsi que le jeune plasticien sénégalais, Cheikh Ndiaye, œuvre avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie sur ce projet tout en menant sa carrière artistique.

Vous savez, notre structure n'a pas grandi, et pour l'instant nous ne pouvons plus assurer la partie culturelle de l'association. Cette partie n'est pas disparue pour autant. Elle a été intégrée dans une nouvelle structure, « Bisso Besse » (« Tous ensemble ») qui est développée par Roger Tonye, artiste camerounais fondateur de DiaDia.

Comment vous est venue l'idée de travailler sur un projet apicole au Sénégal ?

En août 2000, j'étais invité par un ami de longue date, Ousmane Diallo, au Sénégal oriental dans la commune de Salemata au cœur du pays Bassari (ethnie dominante dans cette région). Lui habite à Oubadji, un village de 2500 habitants isolé à 30 km de là et à deux pas de la Guinée. Il y est le leader de la jeunesse locale.

À cette période, les pluies sont fortes, les cieux orageux, le vert éclate de toutes ses teintes, le parc est un jardin magnifique.

Empêchés de poursuivre notre route jusqu'à Oubadji à cause des pluies diluviennes, nous assistons un soir, malgré nous, à un phénomène étrange. Des hommes munis de torches semblent incendier un arbre, poussent des cris et courent en tous sens. Intrigués par leur comportement, je questionne Ousmane. C'est ainsi que je découvre l'apiculture locale. Étonné par ces méthodes destructrices, j'entame avec Ousmane un dialogue qui ne s'est toujours pas arrêté à ce jour.

Je retourne en février 2001. Des discussions animées et passionnées avec

SITUATION DE L'APICULTURE DANS CETTE RÉGION

La production de miel, assurée surtout par les Bassaris, est une activité ancestrale. Il s'agit essentiellement de cueillette. Les ruches sont confectionnées avec des joncs tressés et munies d'un couvercle, puis placées en hauteur dans les arbres. Au moment de la récolte, je dirais du pillage, les hommes s'approchent de nuit avec pour seuls outillages un coupe-coupe et une torche. Après avoir provoqué la chute de la ruche sur le sol, le couvercle est incendié pour faciliter l'accès. Les abeilles sont dans un état d'agressivité maximale. Les hommes, en simple short, deviennent les victimes d'une nuée d'insectes déchaînés. Au final, ils récolteront peu de miel, deux à quatre litres dans les meilleurs des cas, mais auront détruit beaucoup d'abeilles. Les ruches récupérables seront nettoyées et préparées pour la cueillette suivante.

Mais les abeilles sont nombreuses, la flore très variée et les quantités récoltées impressionnantes avec des moyens aussi rudimentaires. Au village, la production de 2001 fut de 15 tonnes pour une soixantaine d'apiculteurs possédant en moyenne 12 ruches chacun. Ils font trois récoltes par an, dont une en saison des pluies.

Le miel est largement consommé dans la région et la demande est forte sur le marché local, régional et même national. Une partie est transformée en hydromel pour être offert et consommé autant lors des fêtes initiatiques bassaris que lors des événements familiaux.

Les gens reconnaissent le bienfait du miel pour leur santé et en nourrissent les bébés. La floraison a lieu tout au long de l'année selon les espèces. Les manguiers sont particulièrement nombreux, ainsi que les bananiers, les acacias, les jujubiers, sans oublier toutes les fleurs à nectar comme la diaroudé, bulbe donnant un magnifique tapis de grosses fleurs jaunes. Il existe même une plantation de figuiers.





Ousmane et six mois de réflexion ont permis d'élaborer les grandes lignes d'un nouveau projet, et le domaine et les limites de notre intervention. La décision est prise au sein de l'association de s'y investir sans compter malgré notre méconnaissance totale de l'apiculture. Je souligne que je suis salarié à temps complet dans une entreprise en France, que je ne suis pas apiculteur et que je consacre tout mon temps libre à ce projet à mes propres frais pour le moment.

N'étant pas apiculteur, comment définissez-vous alors votre mission ?

Je me suis engagé à accompagner ces jeunes jusqu'à la réalisation de leurs rêves ! D'une manière plus pragmatique, nous avons pour tâche d'accompagner le groupement des jeunes apiculteurs d'Oubadji dans l'élaboration du projet sous tous ses aspects jusqu'à sa réalisation et son autonomie. L'accent fut mis dès le départ sur le rôle actif des jeunes apiculteurs. Dès février 2001, le G.I.E (groupement d'intérêt économique) des Jeunes Apiculteurs d'Oubadji, nommé Takou Ligueye (« travailler courageusement », en wolof) était né. Dans ses résolutions, le GIE compte la participation active à l'amélioration du dispensaire et de l'école et à d'autres projets de ce type, en y consacrant une partie de ses bénéfices. Aujourd'hui, 17 apiculteurs, jeunes ou vieux, peuls ou bassaris, ont adhéré au GIE.

La recherche de l'insertion harmonieuse du projet dans un ensemble social, économique, culturel et environnemental particulier, sans bouleverser les équilibres, fut ma priorité. Un avant-projet a permis avec l'aide de nombreux intervenants de prendre en compte les données objectives disponibles.

Je ne compte pas les démarches que nous avons accomplies au Sénégal et en France pour intéresser de futurs partenaires techniques, financiers et même scientifiques.

Quels sont les objectifs et les points forts de ce projet ?

Les objectifs premiers sont les suivants : satisfaire les préoccupations économiques, environnementales, sanitaires et scolaires ; sortir du cycle de la pauvreté, lutter contre l'exode rural, miser sur l'attachement des jeunes à leur terre en valorisant une activité très productive : l'apiculture.

La recherche d'une apiculture qui respecte la nature est un des objectifs d'Ousmane Diallo. Il est remarquable de voir germer dans les conditions de vie de son village d'Oubadji un désir comme celui de protéger son environnement, qui leur procure paradoxalement tant de soucis.

Les points forts sont de deux ordres :

- une solide motivation des jeunes, qui sont la « locomotive » du projet dont nous ne sommes que partenaires,
- d'immenses ressources apicoles, aussi bien en termes de tradition et donc d'activité intégrée qu'en capacité naturelle de production.

La plupart des jeunes apiculteurs sont prêts à adopter un nouveau comportement avec les abeilles. Les campagnes de sensibilisation menées par la Direction du Parc pour éduquer les jeunes générations à la nécessité vitale de protéger les abeilles, et donc le parc, ont préparé le terrain. Tout ceci se retrouve dans l'intitulé du projet : « Développement de l'apiculture pour le maintien de la jeunesse en milieu rural et pour la protection du parc National du Niokolo Koba ».

Quelles ont été les difficultés rencontrées pour la mise en œuvre de ce projet ?

D'une part, il est très difficile d'être maître d'œuvre d'un projet distant de 7000 km, avec une quasi absence de moyens de communication terrestre et radio. Cela a vraiment de quoi vous décourager par moments. D'autre part, cette situation a permis de mettre à l'épreuve la détermination de chacun. En définitive, notre motivation s'enracine chaque jour de plus en plus profondément. Rien n'est facile, et chaque jour, j'apprends davantage sur la réalité de l'Afrique et les conditions difficiles dans lesquelles vivent ces populations. Grâce à notre détermination, nous pouvons compter aujourd'hui sur des partenaires locaux qui assurent le relais postal et certaines prestations logistiques. Sur le terrain, pour nos activités, notre plus grand handicap est l'absence d'un 4x4. L'achat d'un véhicule 4x4 s'avère incontournable, mais pèse très lourd financièrement, même si nous envisageons de l'acheter d'occasion : comment acheminer le matériel lié à l'exploitation ? à la construction de la miellerie ? Comment assurer les déplacements réguliers liés à l'activité et aux

échanges commerciaux avec Salemata et Tambacounda ? Comment transporter dans des conditions minimum de sécurité les différents intervenants depuis Dakar ? Le déficit du réseau routier est le principal frein au développement des projets là-bas et ailleurs.



OUBADJI, BASE DU PROJET

Oubadji est un village pauvre et très enclavé, sans téléphone ni électricité. Tout apport de matériel nécessite de parcourir 250 km sur des pistes difficiles au travers du parc. En saison sèche, un véhicule 4x4 réalise ce trajet en sept heures... Pendant la majeure partie de la saison des pluies, qui va de juillet à novembre, il est totalement isolé. Le ravitaillement pose des problèmes importants puisque plus aucune piste n'est praticable. Les marigots se gonflent d'eau et deviennent des obstacles infranchissables et dangereux avec leurs crues impressionnantes. Les conséquences sont impitoyables. Les premiers points de ravitaillement sont à Salemata, à 30 km et en Guinée à Youkounkoun, à 17 km. Le village souffre et serre les dents.





Pouvez-vous nous parler du partenariat avec Apiculteurs sans Frontières ?

La recherche de partenaires s'est avérée beaucoup plus ardue que je ne l'imaginais. L'éloignement du village et surtout son enclavement sont des obstacles qui découragent les partenaires éventuels. En février 2003, lorsque j'ai acheminé les premiers équipements depuis la France (tenues de protection, enfumoirs et maturateurs), je me suis rendu compte que les problèmes logistiques étaient la première difficulté pour la mise en place du projet. Après plusieurs mois de recherche

d'un partenaire, Apiculteurs sans Frontières a répondu à mon appel. Nous sommes alors en septembre 2003. Ils manifestèrent un grand intérêt mais leur engagement ne pourrait être réel tant qu'ils n'auraient pas apprécié la pertinence du projet sur le terrain. En janvier 2004, j'ai eu la chance incroyable de me trouver au Sénégal au même moment que Robert Yvrard, Président d'Apiculteurs sans Frontières. Devant mon insistance, il consacra quelques jours à m'accompagner avec sa femme au village. L'accueil fut très chaleureux. Il découvrit l'apiculture locale, constata la richesse florale et les abeilles et évalua les micro-projets apicoles en

cours dans la région. Nous avons pris avec nous les deux prototypes de ruches kényanes sans cadres. Robert consacra tout son temps à écouter les apiculteurs. Ensuite, ils mirent ensemble en activité un des prototypes. À la fin du séjour, il fit part de la confiance qu'il avait dans la capacité des jeunes apiculteurs et dans le potentiel apicole de cette région. Vu son vif intérêt pour le projet, il en devint le porte-parole auprès de son organisation. En mars 2004, lors de son assemblée générale, APSF devient partenaire de DiaDia pour notre plus grand bonheur, et en décembre 2004 débute le cycle de formation !



En quoi consiste ce plan de formation ?

Le plan de formation, colonne vertébrale du projet, élaboré avec APSF, va bien au-delà de l'élevage et ouvre des perspectives de développement qui nous réjouissent tous. Nous avons l'ambition de mettre en place une formation adaptée : nous nous adressons à des hommes qui pratiquent déjà une certaine forme d'apiculture mais qui ont une méconnaissance de l'abeille. Ils ne sont pas dans une logique d'échange avec elle, mais dans une logique de pillage. Au fond, ils en ont peur. On constate effectivement une certaine

agressivité de l'abeille, logique dans cet environnement hostile.

L'objectif de notre plan de formation est de favoriser l'émergence de formateurs locaux et, pourquoi pas, de jeter les bases d'un centre de formation régional. De toute la région de Tambacounda, la commune où se situe Oubadji est la plus productive, et le miel, le plus recherché. En Guinée Conakry, proche de 5 km seulement, les apiculteurs guinéens partagent la même couverture florale et forestière et travaillent avec les mêmes méthodes que leurs voisins sénégalais.

Quels sont les premiers résultats observés ?

L'apiculture est une activité d'hommes. Cependant, depuis la mise en place du projet et la présentation de nouvelles méthodes qui protègent l'abeille et l'apiculteur, les femmes y accordent un intérêt de plus en plus grand.

Depuis 2003, une grande partie des apiculteurs ont abandonné la technique de la cueillette (avec les incendies qui en découlent) et portent des vêtements de protection. La relation avec l'abeille a changé, et cette relation a encore évolué en 2004 lorsqu'ils ont constaté une production plus importante avec l'élevage en kényanes et les nouvelles méthodes de récolte qui leur ont permis d'introduire la notion d'échange dans leurs relations avec les abeilles. À présent, ils ne sont plus en porte-à-faux entre les principes de conservation du parc et leur activité



traditionnelle. C'est pour cette raison que nous bénéficions du soutien de la direction du Parc.

Depuis le voyage de M. Yvrard en février 2004 et la réussite du premier prototype, les jeunes apiculteurs ont réussi seuls la colonisation du deuxième prototype ! Nous expérimentons à partir de décembre la ruche de type kényan, mais en bois et en raphia pour des questions de coûts car la kényane, à l'origine tout en bois, est trop chère.

Le développement de l'apiculture est un projet pilote sur la commune. Il a un impact réel sur la vie du village. Depuis, encouragés par cette initiative, d'autres projets émergent, comme le projet de maraîchage du groupement des femmes, le projet d'implantation d'un marché hebdomadaire et d'un magasin communautaire. Ces initiatives sont les clés du désenclavement d'Oubadji.

Comment envisagez-vous l'avenir ?

En terme d'ancrage et d'accompagnement technique, nous ne pouvons qu'être optimistes. De même, l'implication locale est forte. Par exemple, malgré la faiblesse de leur revenu, en moyenne 1 F CFA par jour et par ménage, ces gens trouvent le moyen de s'organiser pour épargner pour le projet ! N'est-ce pas extraordinaire ? Comment ne pas y croire ?

Nous avons réalisé nos objectifs à 75 % en 2004. Par manque de moyens, nous avons dû reporter sur 2005 les investissements lourds comme la construction de la miellerie, l'achat d'un 4x4 d'occasion. Nos demandes de subventions pour ces dépenses ont été soumises à divers bailleurs de fonds et nous fondons tous nos espoirs de les voir aboutir en 2005.

La mise en place d'une gestion rationnelle de la production et de l'élevage devrait permettre de faire passer l'apiculture du stade d'activité secondaire à celui d'activité principale. L'étude de marché que nous avons menée confirme la forte demande sur le marché régional et national.

En tout cas, les efforts consentis ces dernières années pour favoriser l'apiculture dans cette région, le désir des populations et l'implication des ONG traduisent l'existence bien réelle de la grande vitalité de cette activité et la volonté des populations locales de la développer.



Projet : Développement de l'apiculture pour le maintien de la jeunesse en milieu rural et pour la protection du parc national du Niokolo Koba

Lancement : février 2001

Localisation : Oubadji, Département de Kedougou, Région de Tambacounda Sénégal

Contact local : Ousmane DIALLO, Président du GIE Takou LIGUEYE BP 450 Tambacounda Sénégal

Partenaires :

CONTACT :

Dia Dia
Christian COROND,

4 rue Rivet 69001 Lyon France
(04 78 30 62 07)

Pour soutenir le projet :

Crédit Agricole du Sud Est
IBAN : FR76 1780 6001 6494 5759 2100 062
BIC : AGRIFRPP878

CONTACT :

Apiculteurs sans Frontières
Robert YVRARD, Ferme Apicole

de Simiaud, 38460 VENERIEU
(04 74 92 87 05)

